

# J'ai vu...



FOP 47

## EN FAMILLE

A propos de l'attentat d'Athènes : le Kaiser, son beau-frère Constantin roi de Grèce, et sa sœur, la reine Sophie.



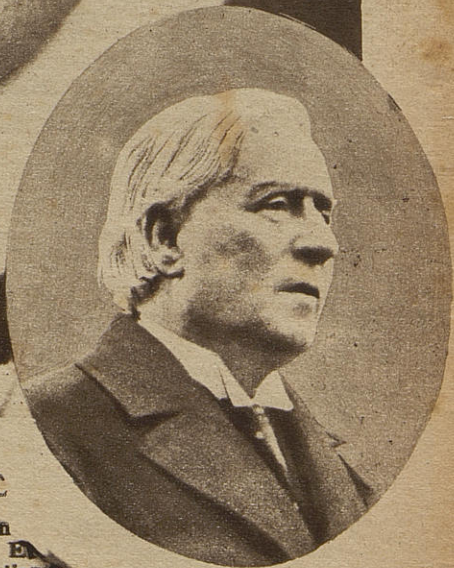
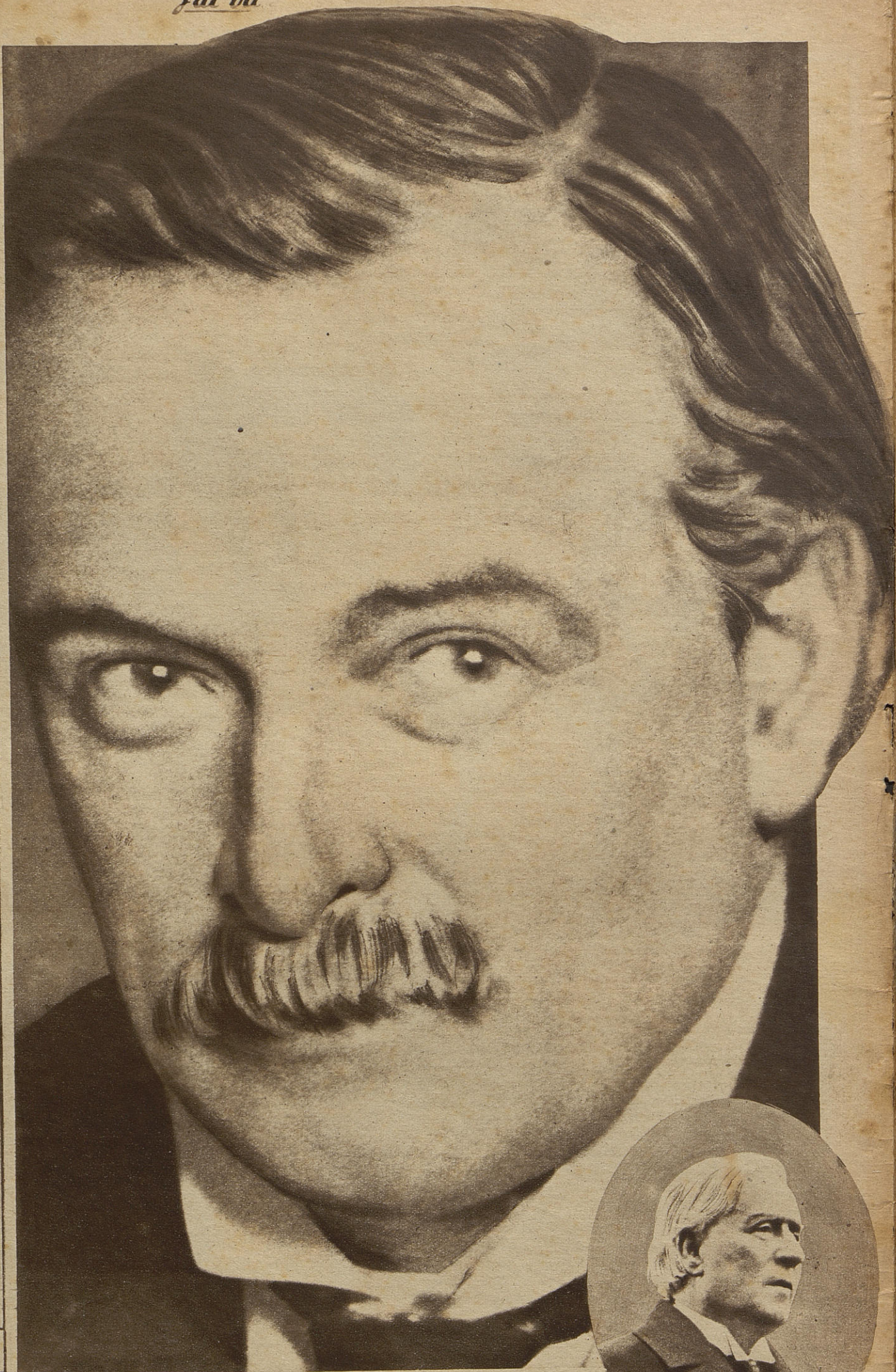
BONAR LAW  
qui prendrait les Finances dans  
le cabinet Lloyd George.



S. H. ROBERTS  
travailliste, qui épouse les idées  
de Lloyd George.



HENDERSON  
qui apporterait à la combinai-  
son l'appui des travaillistes.



M. ASQUITH,  
Chef de l'ancien Cabinet.  
(Cl. Wyndham.)

Lloyd George prendra-t-il la présidence du Conseil ?

**AUTOUR DE LA CRISE ANGLAISE. — UN CARACTÈRE : LLOYD GEORGE**

A l'heure où nous mettons sous presse, la crise anglaise n'a pas encore abouti. Mais tout laisse croire que c'est Lloyd George qui la dénouera. On connaît l'acte par lequel il vient de déterminer la retraite du cabinet Asquith. C'est un geste de loyauté et une leçon d'énergie. Il s'est rendu compte que le régime de lenteurs, de compli-

cations et d'irresponsabilités qui l'en touraient, empêcherait tout d'aboutir. Et il a posé nettement, rudement la question : ou cela doit cesser, ou il partira. Souhaitons qu'il garde ou plutôt qu'il prenne le pouvoir.



**LES REMANIEMENTS DANS LE HAUT COMMANDEMENT**

La première partie de l'ordre du jour de confiance voté par la Chambre le 7 décembre porte, comme conclusion aux séances du Comité secret, que le haut commandement sera réorganisé. Les nécessités de notre tirage nous empêchent d'attendre les

décisions qui sanctionneront cet ordre du jour. Aussi nous contentons-nous de publier les portraits des généraux dont il a été question pour des affectations nouvelles. Nos lecteurs auront d'ailleurs des précisions avant que cette page ne paraisse.

# LES CONCURRENTES

Pourquoi ne pas l'avouer? J'étais féministe, résolument féministe, avant la guerre.

Je pensais qu'il était parfaitement injuste de ne pas permettre à toutes les femmes, capables d'exercer un métier d'hommes de l'exercer.

Je n'allais pas jusqu'à supposer qu'un jour on les verrait tourner des obus et mener des machines-outils. La grande révolution, le changement décisif et profond qu'aura amené cette guerre sera peut-être celui-là.

Hélas! il n'est pas mince de conséquences!

◆ ◆

Depuis un an je suis un peu moins féministe.

J'ai mes raisons.

J'estime que les femmes qui exercent un métier d'homme nous font un peu regretter les hommes.

Certes, les contrôleurs du métro ne donnaient pas des exemples de courtoisie ni d'aménité; certes, les conducteurs d'autobus n'avaient peut-être pas pour les vieilles dames le respect attendri qu'on pouvait souhaiter; certes, l'employé de la poste n'avait pas toujours le renseignement aimable; mais nous étions tous d'accord, hommes et femmes, pour constater que la fonctionnaire, la plus résolument désagréable, était la demoiselle du téléphone. La guerre a valu à la demoiselle du téléphone de conquérir une place plus enviable dans l'échelle de l'aménité; la contrôlease du métro ne veut pas, par un sourire, séduire ses voyageurs; la receveuse des tramways n'a pour le peuple à qui elle vend ses petits papiers que le mépris le plus total, inexplicable en somme. Quant à la demoiselle des P. T. T., M. Alfred Capus est tout plein d'indulgence pour la *Petite fonctionnaire*, la guerre l'a déchainée et, pour faire recommander une lettre, ces temps-ci il faut du temps à perdre et des trésors de patience. Je ne saurais parler de la garçonne épicière qui me refuse du sucre comme si je lui demandais la charité, ni même de ma concierge qui s'est affranchie, et de ma bonne qui ne supporte aucune observation. Seul du côté des hommes, le conducteur de taxi garde le privilège de la parfaite insolence et il faut avouer que sa mauvaise volonté bat les records.

Mais j'ai l'air de me lamenter. N'en croyez rien, je souris; mais je me souviens, non sans mélancolie, des premières minutes de l'union sacrée.

J'ai cherché les raisons qui pouvaient inciter ces nouvelles travailleuses à cette unanimité de mauvaise humeur. J'avoue ne pas les avoir parfaitement découvertes. Je ne me dissimule pas que la plupart des métiers auxquels la nécessité les a astreintes sont particulièrement fatigants. Recevoir les places d'un tramway oblige l'employée des tramways à un séjour prolongé debout, et il est certain qu'à la fin de la journée l'épuisement ne doit pas être étranger à son fâcheux état d'âme; mais cette fatigue est-elle seule coupable d'une irritabilité constante?

Il y a autre chose.

J'ai bavardé avec une contrôlease du métro et j'ai cru découvrir ce qu'elle-même discernait assez vaguement. Exerçant un métier d'homme, en contact permanent avec des hommes qui sont des ouvriers comme elles, elles ne rencontrent plus chez eux je ne dirai pas de galanterie, mais même de complaisance; elles sont des égales à qui l'on ne fait pas de concession. Cette contrôlease se plaignait de l'hostilité des chefs de gare et des chefs de train, et un échange de points de vue entre deux employés du Nord-

Sud m'a fait comprendre que les sexes n'étaient pas tout à fait d'accord:

— Et les bonnes femmes de ton service? ça va-t-il à peu près?... dit l'un.

Et l'autre répondit avec une autorité pleine de promesses:

— N'aie pas peur! je les dresse!

On les dresse! voilà l'origine de tout. Les observations, les avertissements, les bévues et les menaces aigrissent les femmes qui s'en prennent tout naturellement à leurs inférieurs, en l'espèce, les clients!

Fonctionnaires ou employées de toute sorte et de tout état, vous êtes pour vos concurrents, les hommes, des intruses; ils vous le font sentir et, de proche en proche, les chocs se répercutent jusqu'à nous, qui n'y sommes pour rien.

Ça se passera? Peut-être! Mais j'ai peur que ce malentendu soit plus prolongé qu'on le suppose. Notre consolation est de penser que, si nos sœurs ne sont pas toujours aimables, c'est encore la faute des hommes.

◆ ◆

Pour les ouvrières d'usine la question est tout à fait différente.

L'ouvrier d'usine était avant la guerre un citoyen qui avait un métier, un bon métier. Il gagnait ses 8 ou 9 francs par jour, il rentrait chez lui, mangeait bien pour se soutenir. La femme avait pour lui un respect qu'elle ne démentait peut-être pas, mais certain. Elle considérait donc son mari, le travailleur solide qui la nourrissait. Elle s'inclinait devant lui, inconsciemment, parce qu'elle ne se considérait pas tout à fait comme son égale.

La guerre est déclarée: des canons! des munitions! Il faut produire, les hommes sont au front et, reviendraient-ils tous, ils ne suffiraient pas à assurer l'immense production nécessaire à la victoire.

Timidement, on réclame de la main-d'œuvre féminine; quelques femmes plus hardies que les autres entrent dans les usines; elles tremblent de ne pouvoir faire ce qu'on leur demande; mais celles-là, on ne les rabroue pas, au contraire, on les guide consciencieusement; on est tellement sûr que jamais une femme ne pourra remplacer un homme devant un tour ou une autre machine-outil!

Et tout à coup on s'aperçoit que le prestige du spécialiste était un peu surfait. En huit jours une femme est devenue une ouvrière possible; elle ne règle pas encore sa machine, elle est incapable de préparer le travail, d'abord, mais elle y parvient assez rapidement. Les usines aujourd'hui sont pleines d'ouvrières; ces ouvrières gagnent deux fois plus que jadis quand elles faisaient du travail de femme; elles gagnent des salaires d'hommes, vous entendez bien, on ne trouve plus de blanchisseuses, de lingères, de femmes de journée, de bonnes à tout faire. Il y a des campagnes entières, autour de Lyon, de Grenoble, de Saint-Étienne, de Bourges qui sont complètement désertées; toutes les femmes sont aux usines; en combinaisons de toile, elles mènent leurs machines avec une tranquillité de vieux ouvriers; elles abattent leur besogne d'homme comme des hommes. Non seulement elles sont à l'abri de la misère qu'elles redoutaient du fait de la guerre, même elles ont de l'argent comme elles n'en ont jamais eu.

C'est parfait, dites-vous?

Oui, mais...

Mais la guerre ne durera pas toujours, heureusement! En dépit des hommes tombés, il n'y aura pas tant de places à prendre pour les femmes. Les hommes qui se battent réclameront les leurs à la machine. Il faudra prier les femmes de vouloir bien s'en aller.

Croyez-vous que cela se fera si simplement? Elles auront pris l'habitude de gagner leur vie largement, elles diront avec assez de justice qu'il n'y a pas de raison suffisante pour les évincer, puisqu'elles ont prouvé qu'elles pouvaient produire. On avait recouru à leur travail quand on avait besoin d'elles: pourra-t-on les licencier du jour au lendemain, les renvoyer à leur pot-au-feu ou à leur lessive?

◆ ◆

La plupart d'entre elles ne se laisseront pas faire.

Quand on voudra offrir à ces femmes, qui auront gagné 6 ou 8 francs par jour, un salaire de 3 fr. 50 ou 4 francs, elles ne l'admettront pas.

La guerre a amené une révolution totale dans la question des salaires et nous n'en connaissons la répercussion énorme qu'après la signature de la paix.

Personne ne sait de quoi demain sera fait. Mais si l'on prétend mettre à la rue les ouvrières pour reprendre des hommes, cela ne se pourra pas sans trouble. Et pourtant, comment faire pour les garder toutes, quand les soldats reviendront avec la prétention la plus légitime de gagner largement leur vie?

Supposons la solution la plus favorable. C'est-à-dire une nécessité de production intense pour rattraper le temps perdu, pour refaire tout ce que la guerre aura détruit, pour rebâtir les usines, les machines d'un monde. Si l'on admet la présence côte à côte, à l'usine, de l'homme et de la femme gagnant largement leur vie tous deux, une autre vie éclatera, la plus redoutable de toutes: la ruine de la natalité.

Une ouvrière d'usine ne peut pas se consacrer à la maternité, car il est impossible d'associer ces deux choses si différentes: le soin des enfants et le travail au dehors.

Il faudra choisir: si la femme consent à être mère, elle abandonnera l'usine qui paie. L'homme seul rapportera un salaire: ce sera le recommencement d'une existence de gêne et de privations. Si au contraire la femme continue à travailler, elle devra renoncer à élever ses petits. (On cherche bien des causes à la dépopulation: le travail des femmes à l'extérieur est le principal, en dépit des crèches, des asiles et de tout ce qu'on a imaginé pour résoudre un problème insoluble.)

Si les femmes gardent leur place à la machine, la natalité diminuera dans des proportions qu'on ne saurait soupçonner. Entre l'aisance et la vie large du double salaire, et le salaire unique, des enfants et les temps difficiles, combien, s'ils ne sont des saints, hésiteront?

Ne me croyez pas pessimiste. Les données du problème sont trop nettes pour n'en pas redouter la solution. Un remède? Hélas! qui saurait en deviner un? La guerre devait être une grande école de privations, il se trouve qu'une large moitié de la France, loin d'avoir pâti, a trouvé dans le cataclysme des ressources inattendues.

En dépit des ruines, des chagrins, des souffrances morales, tous ceux qui ont pu travailler ont gagné des salaires inespérés. Je connais des villes, comme Lyon, où jamais on n'a acheté autant de choses superflues. Tout un peuple d'ouvriers et d'ouvrières s'est accoutumé à l'aisance. La paix ne saurait rétablir les difficultés d'avant guerre; les conquêtes féminines sont acquises et bien acquises.

Comme femme, je devrais m'en réjouir, je n'ose pas, j'ai peur qu'un progrès si rapide ne soit gros de conséquences redoutables.

On a pu organiser la guerre assez vite, je crains qu'il soit moins facile d'organiser aussi spontanément la paix!

PERRIETTE.

(1) Voir dans notre numéro du 25 novembre, le commencement de cette série: *Nous autres, Les Femmes!*...



**AUX PIEDS DE LA STATUE DE JEANNE D'ARC, A DOMRÉMY**

Nos soldats qui campent dans les Vosges, près de Domrémy, viennent souvent en pieux pèlerinage rendre visite à Celle qui est devenue peu à peu, par l'exaltation sourde et puissante de la pensée populaire, comme la Patronne de la France. L'arbre des Fées, le hêtre merveilleux aux branches duquel les jeunes

filles suspendaient jadis, en chantant, des guirlandes fleuries, a disparu. C'est sous les sapins des Vosges que se dresse la statue de la Vierge aux yeux graves, l'héroïque Lorraine qui incarne, aujourd'hui plus que jamais, le rêve de toutes les âmes : la libération du territoire et la Victoire de la Patrie.

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE <sup>(1)</sup>

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Et puis, Cassinou baissa davantage la tête en murmurant pour lui tout seul : « Assez !... j'ai tort... ce que je me dis là, c'est comme si je le pensais par envie d'eux... » Il éprouvait une humiliation infinie comme s'il avait été lui, le seul, l'unique Cassinou, chassé d'une fête, relégué à la mauvaise place, mis à la porte d'un bal... Et ce fut alors en lui une tristesse morne, une sorte de désespoir que sa nature têtue et fruste, orgueilleuse et violente, lui avait fait ignorer jusque-là.

— Ah ça ? C'est bien moi, pourtant ! continuait-il entre ses dents... Bon Dieu ! Il faut que cela cesse... ou sinon...

Soudain il prit une résolution énergique. Le comte de Cabiracq descendait les marches de la mairie, Cassinou se leva, s'avança vers lui et l'arrêtant familièrement :

— Bonjour, monsieur Henri. Il faut que je vous parle.

— A ton désir, mon vieux. Je vais à pied jusqu'au bas de la côte, embrasser grand-mère... Accompagne-moi...

Ils n'allèrent pas très loin de la sorte. En passant devant le café d'Oscar Trentefeuilles, Cassinou, jusque-là muet, avait déclaré en manière d'excuse qu'il pouvait bien, en y mettant du sien, penser en marchant, mais qu'il lui était difficile de parler et de s'expliquer autrement que devant un verre. Il en offrit un à Henri de Cabiracq, lequel ne pouvait refuser : il aurait craint de vexer Cassinou, pour qui il éprouvait une affection sincère ; et, en outre, il avait soif.

— Ma foi, dit-il lors de l'invite, mes phares sont garnis et la guerre ne commencera que demain... J'aurai le temps de voir ma famille d'ici l'aube... Et, ceci dit, qu'est-ce qu'il y a de cassé, Cassinou ? En tout et pour tout à ta disposition...

La treille de vigne folle monnayait le soleil couchant sur le marbre des tables du bon café Oscar Trentefeuilles. Tout en confectionnant méthodiquement sa verte, Cassinou parla :

— La main sur le cœur, monsieur Henri, je suis votre homme. Je le dis et ne m'en dédis pas. Mais pourquoi faut-il que vous n'avez pas été loyal avec moi... une fois...

— Hein ? moi ?... pas loyal avec qui que ce soit au monde ?...

— Hé, là ! Attendez !... Je ne parle pas autrement que dans le sens du vrai ; il se peut que, dans un clin d'œil, vous soyez à même de me comprendre et de reconnaître ce que j'avance. La main sur le cœur, et je suis votre homme, je vous dis !... Vous vous rappelez, il y a dix ans et peut-être plus, quand vous aviez loué sur la grand'route, à Bambourlène, cette belle grande propriété pour une jolie petite dame.

— Chut ! interrompit Henri de Cabiracq en riant... Oublies-tu que je suis maintenant bon mari et bon père ?

— Je voudrais pouvoir en dire autant et je vous en félicite, répondit Cassinou mélancoliquement... Eh bé, moi, sans en avoir l'air, j'étais fiancé à l'époque...

— Ah ! oui... la petite fruitière en face l'église ?

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre, n° 107. — Le muletier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 : mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation : tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq, lieutenant de réserve (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié pour l'occasion), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire.



« Le brigadier ? Alors tu crois qu'il peut venir à ce jour ? Tu crois qu'il n'a pas d'autre chose à faire qu'à claquailler, par le temps qui va ? Tu crois qu'il y en a d'autres de par le monde qui soient aussi feignants que tu l'es ? »

— C'eût été vous qui auriez été moi que vous ne parleriez pas plus justement. Ça n'a pas tenu... Ce n'était rien... On rogne un temps, puis on oublie ; et, d'ailleurs, là n'est pas l'histoire. L'histoire c'est qu'elle s'appelait Marinonnette...

— En effet !...

— Et que Marinonnette aimait très fort les raisins muscats. Vous savez, monsieur Henri... Il y en avait, devant la maison de votre petite dame, une belle treille !

— Tu n'avais qu'à venir m'en demander ! Cassinou sursauta :

— De quoi ! Est-ce que vous me prendriez pour un « perdu » ou pour un mendiant ? Des raisins, c'est comme les poules... ça ne coûte rien à élever, ça dépend du soleil et des bonnes saisons. Alors... je n'étais pas tout à fait majeur, j'avais le gousset flasque...

— Je comprends. Tu t'es servi à même ma treille ? Oui ! Eh bien, ne te fais pas de bile, s'écria jovialement Henri de Cabiracq... Tout cela est loin ! Et je te pardonne de bon cœur.

— Vous ne comprenez rien de rien à l'af-

faire, riposta sévèrement Cassinou... Pourquoi aviez-vous laissé à l'entrée de la propriété un écriteau : « Ici, il y a des pièges à loup. » Quand on affiche des écriteaux de cette espèce, c'est pour économiser les pièges, un chacun le sait ! Vous m'avez trompé... il y avait des pièges... Et... et...

La voix de Cassinou s'étrangla dans sa gorge...

— Alors... ton infirmité ?

— C'est de vous qu'elle me vient... et c'est ce qui est cause aujourd'hui que... que...

— Mais c'étaient de vieux pièges... à peine capables de briser une patte de poulet ?...

— Je ne dis pas « de non » ; seulement, sur le moment, ça m'a ému... et j'ai sauté le mur si rapidement que je me suis cassé la jambe en trois endroits...

— Ah ! je comprends pourquoi il ne faisait pas bon de te demander où tu avais gagné cette blessure !...

— On m'a soigné tant bien que mal à Bayonne, et j'ai raconté ce que j'ai voulu... ou, plutôt, j'ai envoyé à la balancoire ceux qui se montraient curieux plus qu'il ne se doit entre monde propre... N'empêche qu'aujourd'hui je souffre bougrement par vous !

— Mais, mon pauvre vieux...

Au loin des chants montaient vers le ciel, le long des routes ; la *Marseillaise* et *Bel ceou de Pau* (2) confondaient sous la nue encore nuageuse et incertaine l'âme de la grande et de la petite patrie... Alors Cassinou ragea ferme ; les larmes lui vinrent aux yeux...

— Vous entendez ? Vous entendez ?... Vous n'avez pas été loyal ! Est-ce que je chante, moi, ce soir ?... Misère de bon Dieu !... Trois centimètres de moins à une patte qu'à l'autre rachetez ce que vous avez fait : emmenez-moi.

Le jeune lieutenant considéra son interlocuteur avec une gravité attendrie qui ne lui était pas ordinaire, puis lui tendit la main :

— Le fait est que s'il n'y avait que des types comme toi dans ma compagnie...

— Ça marcherait, hein ? fit Cassinou rasséréné...

— Je le crois.

— Bonne parole. J'oublie le piège et... je crache par terre ! Ni vu ni connu ! Je ne boite plus !... Où c'est-il qu'on s'engage ?... C'est Marylis qui va être épatée !...

— Marylis Larribebère ?

— Elle-même... c'est elle qui a remplacé dans mon cœur celle que je courtais la fois où vous fûtes déloyal à propos de muscats...

— N'en parlons plus...

— C'est vrai, et je vous demande excuse, puisque j'ai craché par terre à propos de cela...

— Dis donc, tu as décidément bon goût... Marylis, elle aussi, est une jolie fille...

— Ah oui ! Mais elle n'a pas confiance en moi ; elle jure qu'elle ne voudra jamais d'un ivrogne et d'un coureur... Monsieur Henri, la main sur la conscience, je bois et j'aime le mouvement, mais je ne suis ni ivrogne ni coureur... Cette guerre, c'est le salut. Emmenez-moi, je vous dis !

La nuit s'avançait à pas de velours, moite et masquée de brumes. Le comte de Cabiracq, qui consultait sa montre avec quelque anxiété, expliqua que Cassinou devait probablement attendre dans les trois semaines pour pouvoir s'engager. Après quoi, il n'aurait qu'à se rendre au chei-lieu, à Combe-de-Mesnes...

— Vous me l'assurez, loyalement ? fit Cassinou...

— Pardi !

— Sans piège à loup ?

— Tiens ! moi aussi, je crache par terre !... parlerai de toi au capitaine...

— Et je serai avec vous ?

(2) Beau ciel de Pau.

## J'ai vu.

— Alors je ne vous parlerai plus de votre déloyauté. Vous êtes un bon, un vrai, un pur, monsieur Henri !...

— Je tâcherai de mériter mieux tes éloges dans quelques jours, répondit le jeune homme en lui serrant de nouveau la main.

Ils se turent. Les chants, le long des routes, s'envolaient toujours ; mais, plus près, entendait encore une femme pleurer...

Encore quelques sanglots de femmes, encore quelques manifestations bruyantes et enthousiastes chaque midi, à l'heure des départs successifs, puis, le reste du temps, ce fut très vite, à Mont-Habi comme ailleurs, le silence. Silence étrange et troublant, encore plus pesant, semblait-il, que celui qui règne sur les maisons et la campagne lorsqu'il fait chaud encore, que c'est l'heure de la sieste, que la saison des cigales est finie et que la mer se tait.

Cassinou n'avait pas le cœur à la besogne. Du reste, les routes étaient barrées, tout trafic interrompu... Il erra comme une âme en peine de l'étang au port, du port au village ; il essayait de s'égayer à l'idée qu'il entrerait bientôt, lui aussi, dans la danse, et que ce serait fameux.

S'égayer ? Il y fût assez facilement parvenu s'il ne s'était constamment heurté à l'hostilité presque tragique, insolite en tout cas, des êtres et des choses ; le moindre éclat de rire, même dans ce pays où le rire est chez lui, semblait arrêté par les regards entrecroisés, comme l'est un vol d'oisillons par le filet invisible et péremptoire du chasseur, lors des passages.

Un matin, il rencontra sur la grand-place du bourg la vieille Brousselette, la plus mauvaise langue mais aussi la plus farceuse commère du lieu, et il tenta de plaisanter bruyamment et vertement avec elle, comme il faisait à l'ordinaire ; mais Brousselette haussa les épaules et ne s'arrêta pas. Alors Cassinou se rappela que les deux fils Bloussel, l'un écarteur, le second joueur de pelote, étaient partis des premiers ; il rattrapa la vieille et, la tirant par la manche :

— Eh bé, quoi ? C'est cette figure que tu me fais ?... La guerre, hein ?... Mais, ma belle, la guerre, ce n'est pas plus dangereux qu'une course de vaches... Et, pour ce qui est de ton cadet, les balles... hé ! hé !... les balles, ça le connaît...

Il se dandinait et souriait d'un air bon enfant, assez content de son jeu de mots, où il n'avait vu aucune cruauté. Mais la vieille s'avança vers lui férocement, en femelle à qui on vient d'arracher ses petits, les doigts crochus et la mâchoire en avant, prête à griffer et prête à mordre, et, tandis qu'il reculait, ahuri, elle hurla, d'une voix qui fit les portes s'ouvrir et se glisser les visages aux fenêtres :

— Espèce de réformé ! La guerre, est-ce que ça te regarde ?... Est-ce que tu oserais me parler de la sorte si tu avais un brin de cœur dans la poitrine au lieu d'un litre de trop dans l'estomac ?... Écoutez, vous autres, ce qu'il dit, écoutez si ce n'est pas « de honte » !...

Cassinou n'avait jamais craint les hommes pour les coups de poing ni les femmes pour les disputes ; et, pourtant — expliquez cela comme vous voudrez ! — il fila, sans trouver d'autre riposte que celle de hausser les épaules à son tour.

A cent mètres de là il s'arrêta, furieux contre lui-même encore plus que contre la vieille ;

celle-ci, ou l'entendait vociférer de plus belle, sur la grand-place, là-bas...

Cassinou grommela pour lui tout seul :

— Bourrique ! Bique enragée ! Pardi, elle est grise !

Qu'elle fût grise, il savait bien que non, et ce n'en était que plus pénible et plus incompréhensible pour lui... Mélancoliquement, « tête à terre », il poursuivit son chemin...

♦ ♦

Sales moments ! Pensez donc, la plupart des bons compagnons, les vrais, les purs étaient partis : Espedilhe, dit Capmartet (1), qui avait failli battre, un soir, à la fête d'Ondres, le record de Cassinou pour le vin blanc ; et Atchiparre le bascot, mauvaise tête terrible quand il se battait, mais toujours prêt, la bouche et le cœur sur la main, dès qu'il s'agissait de passer un bon moment avec des amis de choix ; et Barrucas, dit Barrabas, un jeune monsieur, certes, un fils de rentier, mais tellement ami du paysan et du marin...



... Mais en attendant son engagement ou son blagant, ferme Cassinou...

et qui vous tuait le gibier — sans permis, s'il vous plaît ! — aussi adroitement qu'un braconnier des dunes !... Et tant d'autres, tant d'autres... Cassinou, en prononçant tout bas leurs noms, en se remémorant leurs exploits et leurs figures, avait presque les larmes aux yeux.

Ce fut pour tout de bon qu'il pleura quand il évoqua le plus cher de tous, le marchand de primeurs Fantique...

Ah ! ce Fantique, en voilà un qui était parti crânement !... Notre muletier revoyait son camarade préféré durant le matin suprême. Ils avaient déjeuné ensemble, en famille, avec la bourgeoise à Fantique et les deux petits...

— Au moins, disait le marchand de primeurs à sa femme, tu n'as pas trop salé les plats à force d'y larmoyer dedans ?... sacrées femmes ! Même quand c'est la guerre, avec elles on ne peut pas avoir la paix !

Les gosses pleuraient en voyant pleurer leur mère. Pour eux, Fantique s'était montré plus tendre :

— Puisque je vais revenir, hé ! Yanot, hé !

(1) Le Têtard.

Peyroum... et que je vous rapporterai le casque de Guillaume... et des fusils... et des sabres... et de tout !...

Yanot et Peyroum calmés, Fantique avait fait honte à sa femme :

— Tu vois, ils rient !... Et encore, eux, qui ne comprennent pas, ils avaient leur excuse quand ils pleuraient !... Allons, as-tu fini, oui ou non ?... Retourne-nous du vin de sable ! Et, si tu continues à hurler pour rien, comme les chiens à la lune, je me venge sur les Berlinoises... ah ! ah !... dans quinze jours...

À la gare, après avoir pris possession d'un wagon découvert, sur le petit train d'intérêt local, il avait harangué la foule. Des camarades le soutenaient, l'ayant hissé sur leurs épaules, car il n'avait plus les jambes très solides, à cause de ce farceur de vin de sable qui laisse la tête libre, mais qui vous paralyse des genoux-aux orteils, avec son petit air de rien... Qu'avait-il dit ? Cassinou ne s'en souvenait guère, non plus que personne, sans doute ; en tout cas, les mots avaient porté et suscité des applaudissements tels que

M<sup>me</sup> Fantique elle-même, transformée, réconfortée, éblouie, avait lancé à son époux, superbement, deux secondes avant que la petite locomotive fit entendre son jappement de roquet hargneux :

— Animal, va ! tu n'avais donc pas compris que c'était pour badiner que je pleurais, tout à l'heure ?

... Faut de mieux, Cassinou se rabattit sur le Pioq. Mais il est à croire que les événements avaient tapé sur la tête du vieux et qu'il en gardait à présent, comme l'on dit, une étoile dans la cervelle. Devant la verte la plus soignée ou la tassée la plus fraîche, il ne revenait pas à lui-même, proférait d'une voix lugubre les plus effroyables prédictions : l'Angleterre et les autres se fichaient pas mal de nous ; la France ? il fallait se hâter d'en parler, tant qu'elle existait encore... Cassinou, à la fin, allait se tâcher... Il se consola en pensant que, le lendemain, qui tombait un samedi, il y aurait toujours chez Marie-Rose, au Pin Rouge, la traditionnelle omelette.

Hélas ! en dépit d'un clair soleil, la terrasse, sous l'auvent, était vide comme en plein

hiver et Marie-Rose ne semblait guère avoir plus envie de plaisanter que quelques jours plus tôt la vieille Brousselette.

— Allons, tu vas me donner à déjeuner, fit Cassinou d'un ton timide, presque suppliant...

— La même chose ? demanda sèchement l'hôtelière.

— Oui, pas trop cuite, avec des piments. Maintenant, je pourrai peut-être attendre un moment encore ? Le brigadier ne va pas tarder, j'imagine...

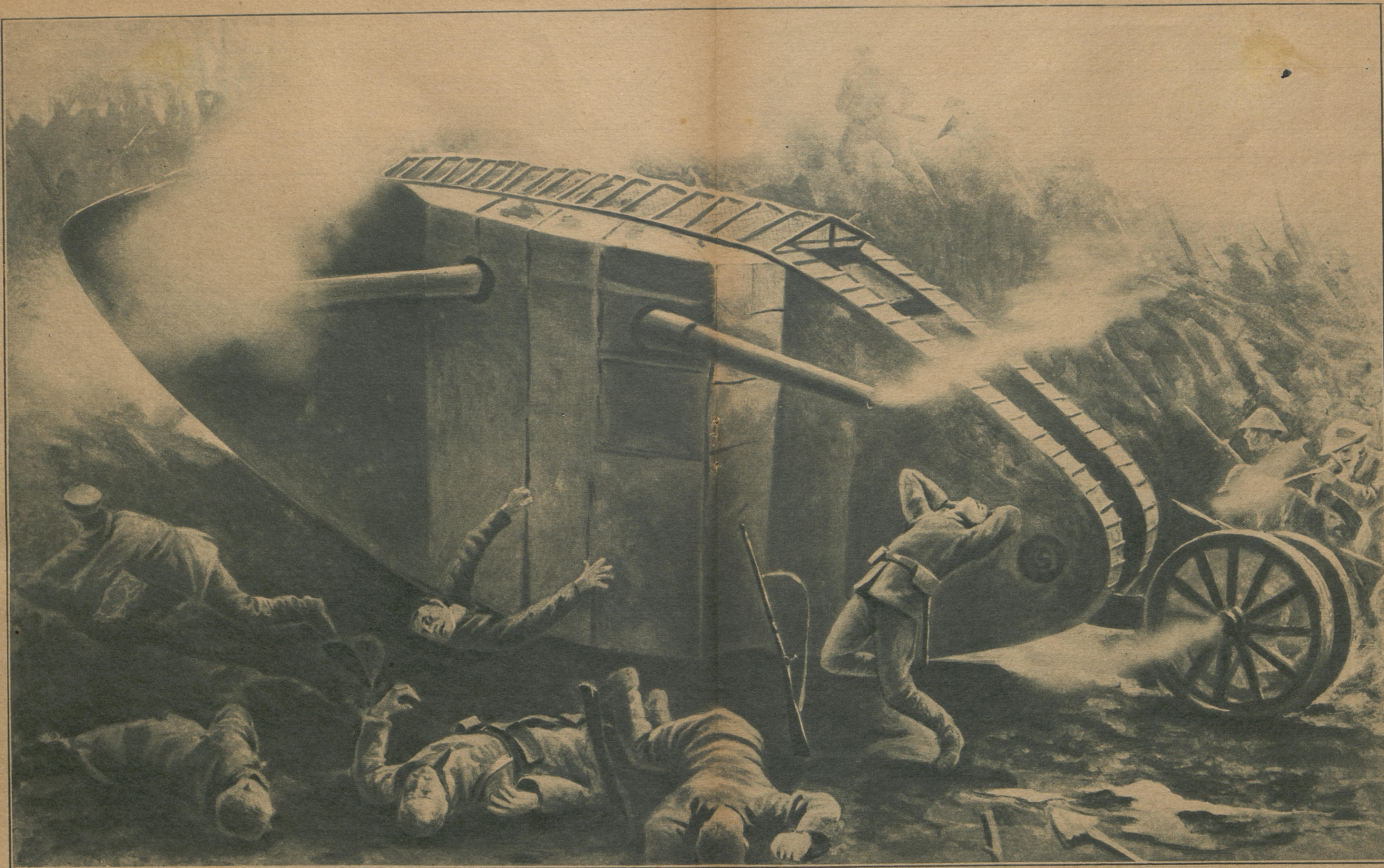
Marie-Rose, comme suffoquée, se campa vis-à-vis de lui, les poings sur les hanches et, d'une voix huribonde :

— Le brigadier ? Alors, tu crois qu'il peut venir à ce jour ? tu crois qu'il n'a pas autre chose à faire qu'à claquailler, par le temps qui va ? Tu crois qu'il y en a d'autres, de par le monde, qui soient aussi feignants que tu l'es ?

CHARLES DERENNÉS.

(A suivre.)

L'actualité nous oblige à ajourner au prochain numéro la suite de notre intéressante relation : *Les Valets démasqués*.



### UN TANK EN BATAILLE

Ce document unique a été exécuté par un artiste anglais, M. Alfred Pearre, pour la collection de guerre de S. M. le roi d'Angleterre. L'artiste scrupuleux n'a pas fait là une œuvre d'imagination et dans un coin paisible d'atelier. Il a tenu à accompagner au combat un

de ces terribles cuirassés de terre, lancé en pleine bataille pour soutenir l'avance d'un régiment d'infanterie. C'est donc une vision exacte qu'il nous donne. Hérisé de canons et de mitrailleuses, crachant la mort de toutes parts, le tank s'avance vers les lignes

allemandes, broyant tout sur son passage. Rien ne résiste à sa masse puissante. Son épais blindage le met non seulement à l'abri des balles qui ricochent sur sa peau d'acier sans l'entamer, mais encore des grenades, des bombes et même des obus de petit calibre.

Dans les flancs du monstre, un équipage d'hommes résolus à tout, en dirige la marche. On sait que chacun des servants du tank, avant de prendre place à son bord, a fait le serment solennel de le faire sauter plutôt que de l'abandonner à l'ennemi.



*J'ai vu*  
Quelques rescapées du paquebot " Arabia ".



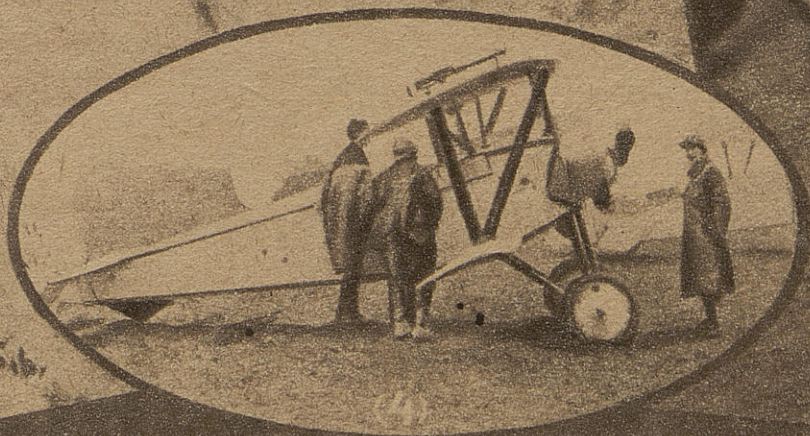
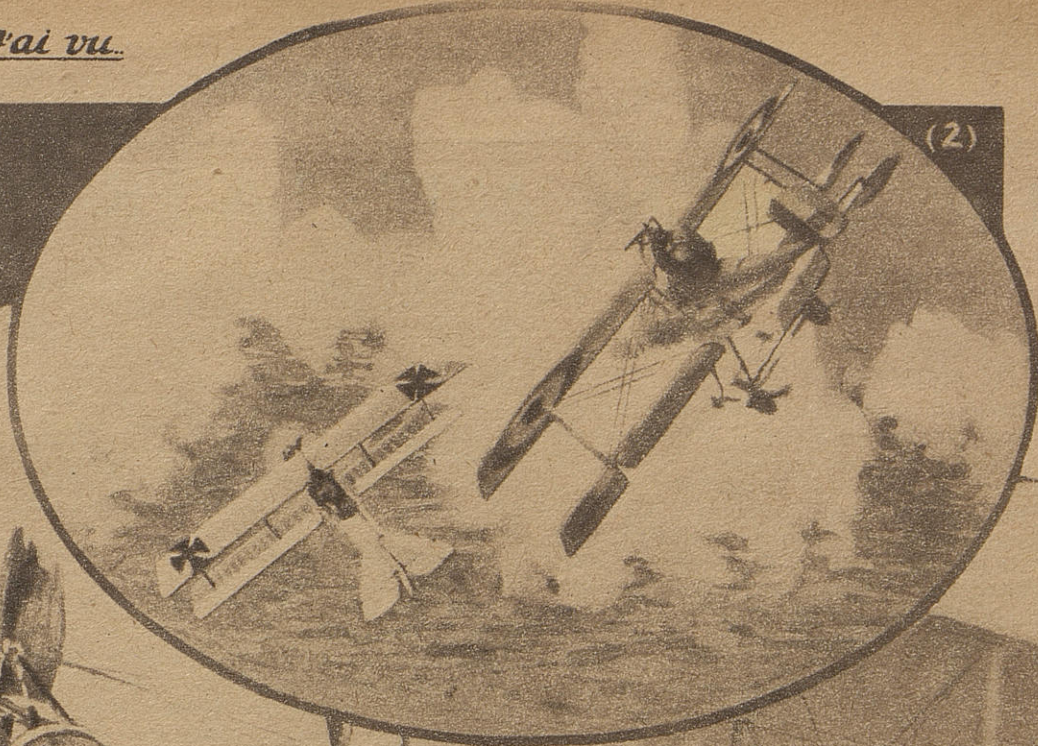
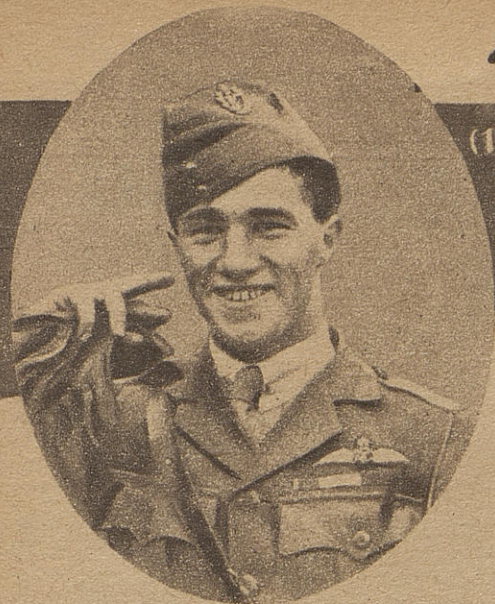
*Une des embarcations de sauvetage s'apprête à s'éloigner du bateau en perdition.*

#### APRÈS LE TORPILLAGE DE " L'ARABIA "

La férocité des pirates allemands ne connaît plus de bornes. Ne tenant aucun compte des promesses faites au Président Wilson, les sous-marins de von Tirpitz coulent tous les navires de commerce qu'ils rencontrent sur leur route, qu'ils soient neutres ou ennemis, noyant des centaines d'innocentes victimes, femmes

et enfants. Le 6 novembre, entre Port-Saïd et Malte, le paquebot-poste " Arabia " revenant des Indes fut torpillé, Grâce à un hasard providentiel, le navire coula fort lentement, ce qui permit aux 721 personnes qui étaient à bord de prendre place dans les canots de sauvetage, puis d'être recueillies par des patrouilleurs alliés.

*J'ai vu.*



En (1) Ball, l' " as des as " anglais qui porte, dit-on, 30 avions boches à son tableau. — (2) Un duel entre un albatros et un "scoute" anglais. — En (3) l'albatros du document 2 forcé d'atterrir: le pilote et son observateur se rendent. — (4) Un "scoute" anglais dans un camp français. — (5) Quelques-uns de nos as, P..., et S... reviennent d'un raid de bombardement en compagnie d'as anglais.

### AVEC LES AS ANGLAIS ET FRANÇAIS. — LA FRATERNITÉ HÉROÏQUE DES ROIS DE L'AIR

Les aviateurs anglais, d'après l'aveu même du grand " as " allemand Boëlke, mort voici quelques semaines sur le front de Somme, sont de merveilleux combattants. Ils vont au duel comme au plus noble des sports. Splendides de sang-froid, ils peuvent rivaliser de hardiesse avec nos meilleurs as, et leur

grand champion Ball vaut, ou presque, notre Guynemer, puisqu'il compte à son actif près de 30 victoires. Inutile de dire que la plus chaude amitié, la plus inaltérable, puisqu'elle est née dans la communauté des dangers courus en commun, et de la mort cent fois frôlée, unit as anglais et français.

# L'ALLEMAGNE AGIT ; LA FRANCE DÉLIBÈRE <sup>(1)</sup>

## QUARANTE-CINQ INTERPELLATIONS

En deux séances le Reichstag allemand a voté une loi qui met à la disposition du gouvernement tous les civils, hommes et femmes, entre dix-sept et soixante ans.

La Roumanie, prise de trois côtés, comme les malheureux Serbes à pareille époque de l'année dernière, attend en vain un secours efficace des Russes. Son entrée en campagne pouvait être le salut de l'Europe ; elle procure aux Allemands le triomphe qu'ils sauront faire valoir et Hindenburg s'applaudit, dans son entretien avec M. Paul Goldmann, que le cabinet de Bucarest lui ait procuré l'occasion de conduire une guerre « fraîche et joyeuse » en dépêtrant des tranchées les armées de Mackensen et de Falkenhayn.

Les Polonais vont être enrôlés par les Allemands. M. Boris Vatzow, député bulgare, déclare à l'Outro, journal de son pays : « Une population de dix millions d'âmes, dans la Pologne russe, mettra dans les rangs de nos armées, d'ici au printemps si la guerre dure, encore un million de soldats au moral élevé et vigoureux. » La Lithuanie va subir le même sort.

Par centaines de mille les ouvriers belges sont déportés pour le travail forcé, s'ils ne peuvent payer une rançon de mille marks, qu'en certains cas on abaisse à cinq cents.

La Bulgarie recrute ce qu'il reste de Serbes en Macédoine, pour les jeter au combat contre leurs compatriotes.

On prête à l'Autriche l'intention d'annexer sans autre façon le Montenegro et ce que les Bulgares ne s'adjugent pas du territoire serbe, pour contraindre les quelques hommes qui peuvent rester dans ces terres pillées, ravagées et dépeuplées, à marcher avec elle contre les drapeaux de leur pays.

Du côté de Berlin, tout marque la décision rapide, implacable, sans scrupule d'aucune sorte. On ne voit que le but à atteindre. On lui subordonne tout. L'Etat seul compte ; les particuliers ne sont rien. Il n'y a plus de lois morales. Il n'y a plus de traités. Il n'y a plus de signatures données. Il n'y a plus de libre arbitre chez les particuliers. Il n'y a

plus de consciences. Quant aux Etats dont le sort est lié à l'Allemagne, ils suivent, ils obéissent, ils ne se permettent plus de froncer le sourcil, quoi qu'on leur ordonne. La volonté de vaincre subsiste seule et elle emporte tout...

Pendant ce temps, la Chambre française se réunit chaque jour, à 2 h. 30, en séance secrète, pour délibérer sur des interpellations dont la liste s'allonge sans cesse et vient d'atteindre quarante-cinq numéros. Elles sont déposées par des députés de tous les groupes et portent sur toutes choses et quelques-unes encore. Nous renonçons à en reproduire la liste. On croit que la discussion en prendra trois semaines au moins.

Que les séances soient secrètes, ce n'est pas surtout ce qui frappe. Peu importe, si les députés ne font pas trop d'indiscrétions, si surtout ils ne se croient pas dégagés de l'Union sacrée par le huis-clos et ne se livrent pas, sans contrainte, à leurs préoccupations personnelles et à leurs rancunes de partis, quand le grand public ne les voit ni ne les entend.

Mais c'est le contraste entre la façon de gouverner dans les deux coalitions aux prises qui finit par crever les yeux même des hommes les plus férus du parlementarisme et de la démocratie.

Va-t-on, par amour pour le parlementarisme et la démocratie, permettre que ces principes soient définitivement écrasés en Europe avec les peuples qui les incarnent ?

La tâche du gouvernement français est, par l'intrusion incessante de six cents députés et de trois cents sénateurs, compliquée et faussée dans une mesure effrayante. C'est miracle qu'il s'en tire malgré tout aussi bien. Se représente-t-on les infortunés ministres obligés pendant trois semaines à donner le meilleur de leur attention aux douzaines de discours qui coulent de la tribune, à aiguïser leur réponse, à polir et repolir leurs arguments, à préparer dans les couloirs les combinaisons d'ordres du jour, tandis que le canon tonne à une heure d'automobile de Paris et que les plus angoissants problèmes militaires, diplomatiques, financiers, alimentaires les assiegent ? Il faut agir. Il faut décider vite. On est en face d'un pouvoir, pratiquement absolu, que rien ne gêne. Et les débats, les débats sempiternels accaparent ces mal-

heureux hommes d'Etat comptables de l'avenir de la France dans la crise peut-être la plus formidable de son histoire.

Le pays brome après l'unité et la rapidité des décisions. Et les ministres, enfin au courant, doivent défendre leurs portefeuilles menacés par des avalanches de phrases...

Ce ne sont plus seulement les partisans de l'autorité, les hommes de droite, les nationalistes, les modérés qui s'alarment. Dans les partis avancés eux-mêmes on comprend le péril.

Des aspirations montent qui semblent dans l'impérieuse logique des faits. Aucune ambition personnelle ne les inspire. Personne, ni dans l'armée, ni dans le gouvernement, ne vise à mettre la main sur le pouvoir. Aucun nom n'émerge. Les généraux sont tout à leur action militaire presque anonyme, au milieu d'une armée complètement vouée à son glorieux devoir. Rien qui rappelle l'ascendant de Bonaparte aux mauvais jours du Directoire. Nul ne craint un 18 Brumaire ou un 2 Décembre. Nul ne les désire en France. Ils ont trop mal fini.

Un problème s'impose dont aucune solution n'est visible. Quelques dévots de la rhétorique et des oripeaux révolutionnaires voudraient appeler le gouvernement « comité de salut public ». Ce ne serait qu'un mot. Il faudrait une réforme dans le fond et non dans la forme, un gouvernement dégagé d'entraves, libre de vouloir, de décider, de faire face, vis-à-vis de l'administration et des orateurs comme vis-à-vis de l'ennemi, avec l'appui et la confiance de la nation. C'est bien assez d'avoir à marcher d'accord avec trois grandes puissances, sans parler des petits alliés, sans se heurter à d'incessantes difficultés parlementaires. Un changement de personnel n'est pas, pour cela, ni indispensable ni même à désirer. Les ministres ont eu quelques mois pour se mettre au courant et l'heure est mal choisie pour l'apprentissage de nouveaux débutants. Il importe au reste de ne pas compliquer la situation d'une crise intérieure.

Si le débat secret allait par miracle répondre à ces besoins qui crient, la France le bénirait...  
A.L.B. B.

(1) L'article que nous publions ci-dessus a paru dans un grand journal francophile d'une puissance neutre, le Journal de Genève. Il nous a assez souvent donné des marques de sa précieuse sympathie pour se permettre à l'occasion — en est-il d'ailleurs de plus belle ? — quelque bienveillante critique. Au surplus, nous sommes sûrs que ces lignes trouveront un écho chez bon nombre de nos lecteurs.

LE V<sup>e</sup> NUMÉRO DE

## La Guerre Aérienne Illustrée

(Rédacteur en chef : Jacques MORTANE)

PARAIT AUJOURD'HUI

PRIX : 0 FR. 50

DANS CE NUMÉRO :

- L'éclectisme héroïque.
- Dans les nuages.
- Le carnet de route d'un observateur allemand.
- Les as du communiqué.

En hors-texte (héliogravure) un splendide portrait du Capitaine de BEAUCHAMP, le héros des raids d'Essen et de Munich.

Portraits parus :  
Guynemer, Nungesser, Dorme, Baron

## UNE SEMAINE DE GUERRE : du 29 novembre au 5 décembre.

MERCREDI 29 NOVEMBRE. — En Moldavie, les Russes s'emparent des hauteurs à l'est de Kirlibaba.  
— Funérailles de François-Joseph II à Vienne.

JEUDI 30. — Ordre d'évacuer est donné à la population civile de Bucarest.

— Le gouvernement provisoire de Salonique déclare la guerre aux Bulgares et à leurs alliés.

VENDREDI 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE. — Des troupes alliées débarquent au Pirée.

— Mort de l'amiral russe Avellan.

— Les réservistes grecs attaquent les Alliés à Athènes.

SAMEDI 2. — Les Roumains reprennent Comana et Gostinari, mais reculent sur l'Argesu.

DIMANCHE 3. — M. Lloyd George, ministre de la Guerre anglais, démissionne.

— Le roi de Grèce rappelle ses conseillers germanophiles.

— Succès russo-roumain au sud-ouest de Bucarest.

LUNDI 4. — Des sous-marins allemands bombardent le port de Funchal à Madère.

— Les Serbes enlèvent les hauteurs de Grunista.

— Les progrès allemands autour de Bucarest s'accroissent.

MARDI 5. — Démission du ministre anglais Asquith.  
Démission de M. Rodzianko, président de la Douma russe.

Demandez partout le fascicule de :

## En Route !

(Rédacteur en chef : Théodore CHÈZE)

La plus belle, la plus pratique Revue du tourisme illustré.

PRIX : 0 FR. 30

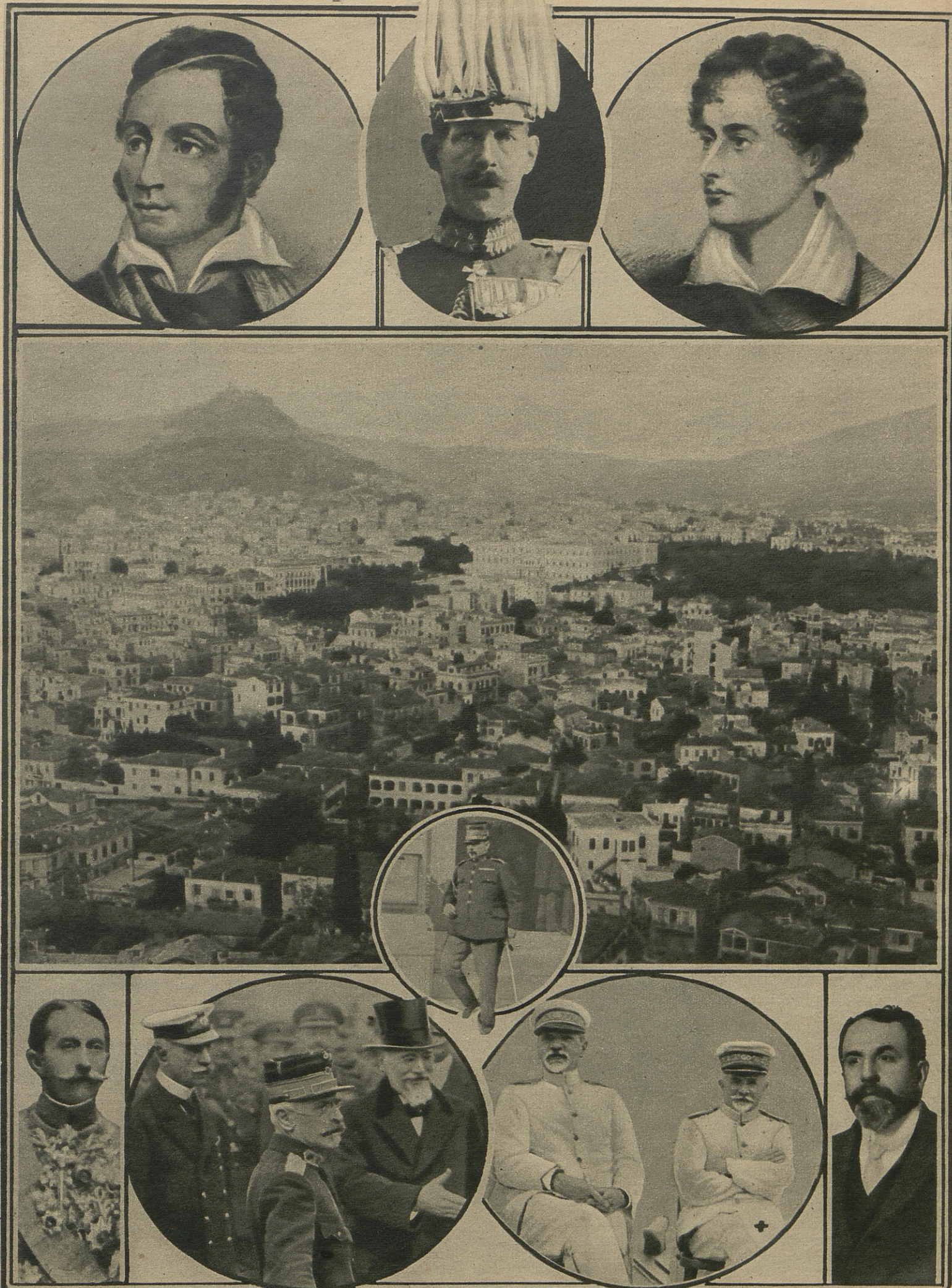
DANS CE NUMÉRO :

- Les touristes de la Noël, par R. Mathieu d'Auriac, Monferrand, par P. Darlande.
- Casse-cou à l'industrie hôtelière.
- Saint-Nicolas-du-Port et la Légende de Saint-Nicolas. (superbes illustrations de Claudui).
- Vernon-sur-Seine, etc.

Collaborateurs habituels d'En Route  
Henri de Régnier, Jean Aicard de l'Académie Française, Paul Adam, Colette, Lucien Descaves, Péladan, Robert Scheffer, Léon Lafage, Léo Languier, La Fouchardière, Rodolphe Bringer, P. Mac Orlan, etc., etc.

Deux promoteurs de l'Indépendance grecque : le général fran-  
 çais Fabvier à gauche et le grand poète anglais Byron à droite.  
 Entre le roi Constantin de Grèce, en général allemand.  
 En médaillon

Entre le roi Constantin de Grèce, en général allemand.  
 Au milieu : Vue générale d'Athènes et le Palais Royal.  
 Le général Dousmanis.



M. Guillemin, ministre de France à Athènes. — Coundouriotis, Danglis, Venizelos. — L'amiral Dartige du Fournet (+). — M. Romanos, ministre de Grèce à Paris.

**EN GRÈCE, L'ABCÈS EST CREVÉ : CONSTANTIN LÈVE ENFIN LE MASQUE...**

Pour les initiés, les sentiments de Constantin, roi de Grèce, mais surtout le « mari de la reine », ne faisaient depuis longtemps aucun doute. Il est germanophile jusqu'aux moelles et vient de manifester ses vrais sentiments, en faisant tirer sur les soldats des nations protectrices. Ce pays, qui nous doit et sa liberté et son existence,

où le plus généreux des romantismes et l'attrait d'un passé millénaire donnèrent à l'expédition du colonel Fabvier le caractère sacré d'une croisade, n'est plus qu'une province allemande ! Il est vrai que Venizelos nous reste et que les vrais Hellènes savent que c'est à Salonique, où le grand patriote groupe ses soldats, que bat le cœur de l'Hellade.



*Au quartier général roumain, près de Ploesti : on amène des prisonniers autrichiens.*

*Le général roumain Averescu.*

*Observateurs roumains près de l'Arges. Paysans roumains fuyant avec leurs troupeaux. — Au-dessus : volontaires roumains.*

**LES ROUMAINS, ÉCRASÉS PAR DES FORCES SUPÉRIEURES, ROMPENT, ET RÉTABLISSENT LE COMBAT, A L'EST DE BUCAREST**

Dès l'instant que les Roumains ne pouvaient être suffisamment renforcés par des contingents russes pour livrer bataille à l'ouest de Bucarest, dans la vaste plaine coupée par une série de rivières, il fallait envisager l'inéluctable abandon de la

capitale roumaine par nos alliés. Mais l'armée est intacte, et les renforts russes qui arrivent nombreux et bien munis en artillerie, vont rétablir le combat. Il faut espérer que la victoire, après ces dures épreuves, couronnera enfin les drapeaux de nos alliés.

*J'ai vu.*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



Devant le monument de 1870 à Champigny, Maurice Barrès  $\times$  prononce un discours le 3 décembre.



M<sup>lle</sup> Lillian Greuze, en route pour New-York.



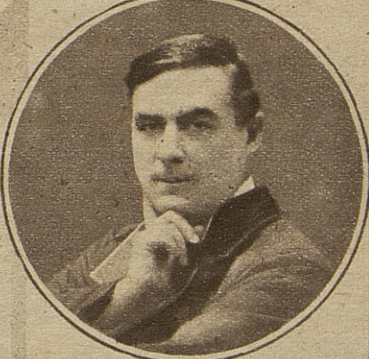
M. Rouzier-Dorcières  $\times$  qui vient de mourir, ayant dirigé près de 300 d.u.s.



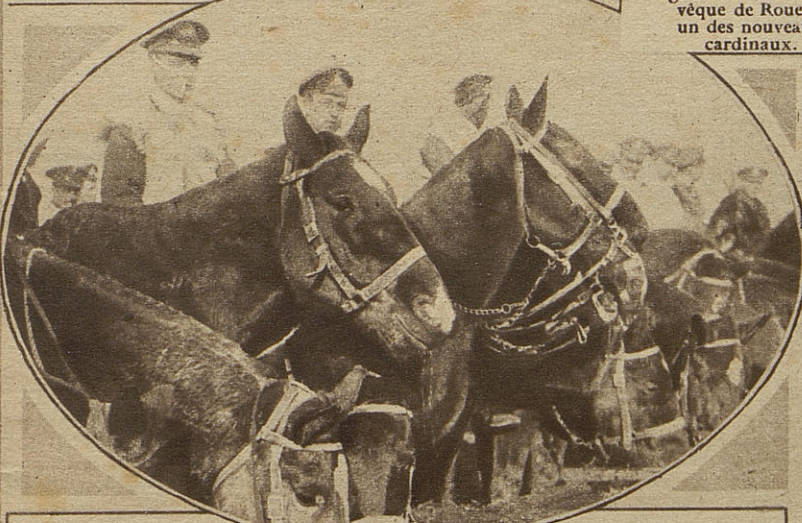
Mgr Dubois, archevêque de Rouen, un des nouveaux cardinaux.



Mgr Maurin, évêque de Grenoble, qui a reçu la barrette.



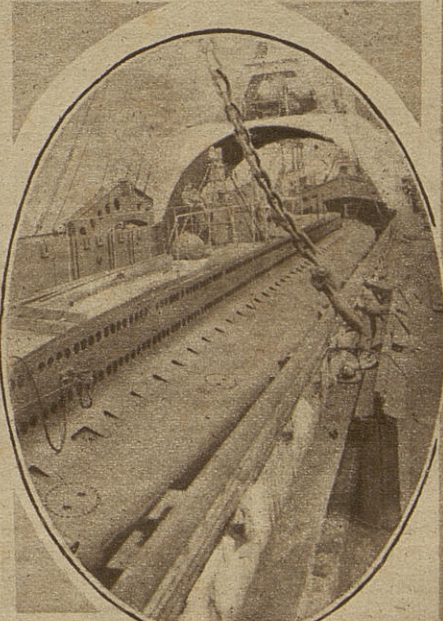
Notre collaborateur l'abbé Moreux, d' de l'Observatoire de Bourges, publie la *Revue du Ciel*.



Conducteurs d'artillerie canadienne amenant leurs chevaux à l'abreuvoir sur le front de la Somme, près du Transloy.



Le maréchal des logis Fla-chaire, l'as aviateur.



Le transport de sous-marins français *Kangaroo* coulé par les pirates allemands à Madère.



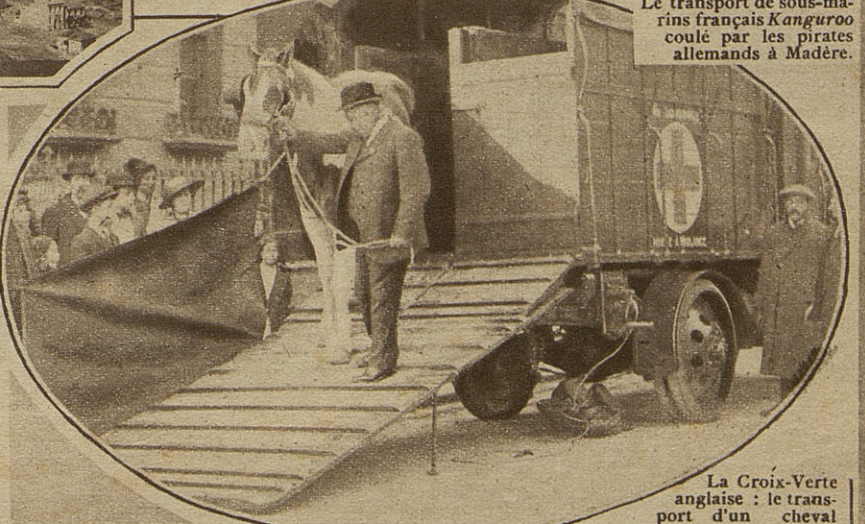
Au pied de l'Acropole d'Athènes, la route conduisant au Pirée, par où arrivèrent les marins français.



M<sup>me</sup> B... et ses "élèves" quicombattrent les rats des tranchées.



Le grand tragédien roumain de Max engagé dans l'armée française.



La Croix-Verte anglaise : le transport d'un cheval blessé à Londres.

*J'ai vu*



**SUR LA SOMME, LES ARTILLEURS ANGLAIS " ONT DU PAIN SUR LA PLANCHE "**

C'est uniquement le mauvais temps qui fut cause du temps d'arrêt qu'a marqué l'offensive anglaise sur le front de Somme. Le moyen, en effet, de faire avancer les canons lourds sur un sol où les pièces s'enlizen? Mais déjà la gelée a durci la terre,

les canons peuvent rouler plus commodément et leur grande voix se fait de nouveau entendre. Chaque pièce est approvisionnée au maximum, et l'on peut être sûr, — le document ci-dessus n'en est-il pas une preuve, — que les obus ne manqueront pas.